



And our faces,
my heart,
brief as photos

ET NOS VISAGES, MON CŒUR,
FUGACES COMME DES PHOTOS

2024

And our faces, my heart, brief as photos
© John Berger, 1984 and John Berger Estate

Nouvelle traduction de l'anglais
par Katya Berger Andreadakis
© Éditions Hourra, 2024

Les dessins sont de l'auteur et représentent sa mère.
Ils ont été réalisés sur les épreuves de l'édition originale
de ce livre (Writers and Readers, 1984).

JOHN BERGER

ÉDITIONS HOURRA

Quand j'ouvre mon portefeuille
pour montrer mes papiers
payer
ou vérifier l'horaire d'un train
je vois ta photo.

Le pollen des fleurs
dépasse en âge les plus hauts sommets
Aravis est jeune
pour une montagne.

Les ovules de la fleur
germeront encore
quand Aravis alors vieux
ne sera plus qu'une colline.

La fleur dans le portefeuille
du cœur, la force
qui nous fait vivre
survivre aux montagnes.

Et nos visages, mon cœur,
fugaces comme des photos.

IL ÉTAIT UNE FOIS

Le premier fut un lièvre. À deux mille mètres d'altitude, sur une frontière de montagne. Où allez-vous? interrogea le douanier français. En Italie, répondis-je. Pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté? demanda-t-il. Je croyais que vous m'aviez fait signe de passer, dis-je. À ce moment-là tout se dissipa, car un lièvre traversait la route en courant, à quelques pas de nous. C'était un lièvre maigre, avec comme des touffes de fumée brune au bout des oreilles. Et quoiqu'il courût lentement, il courait pour sauver sa peau. Cela arrive parfois.

Quelques instants plus tard, le lièvre traversa la route en sens inverse, poursuivi cette fois par une demi-douzaine d'hommes qui se déplaçaient nettement moins vite que lui, et qui paraissaient s'être tout juste levés de table. Le lièvre se dirigea vers les rochers et la première plaque de neige. Le douanier lançait des instructions pour l'attraper — je pus donc avancer et passer la frontière.

L'animal suivant fut un chaton. Un chaton entièrement blanc. Il habitait une cuisine au sol raboteux, avec une cheminée ouverte, une table de bois

quelque peu abîmée et des murs rugueux crépis à la chaux. Contre ces murs, le chaton était presque invisible; seuls se détachaient ses yeux sombres. S'il détournait la tête, il se fondait dans le décor. S'il sautait par terre ou bondissait sur la table, on le prenait pour une créature évadée des murs. Sa façon d'apparaître et de disparaître lui conférait la familiarité mystérieuse d'un génie domestique. J'ai toujours pensé que les génies domestiques étaient des animaux. Visibles parfois, parfois invisibles, mais présents à tout moment. Tandis que j'étais assis à table, le chat sauta sur mes genoux. Il avait des dents pointues et blanches, aussi blanches que son pelage. Une langue rose. Comme tous les chatons, il jouait continuellement: avec sa queue, sur le dos d'une chaise, avec des débris par terre. Voulait-il se reposer, il cherchait quelque chose de doux pour s'y étendre. À force de l'observer, fasciné, pendant toute une semaine, je remarquai qu'il se choisissait une couche si possible blanche — une serviette, un pull, du linge. Alors, les yeux clos et la bouche fermée, en boule au milieu des murs blancs, il se volatilisait.

Un village parmi les collines, près de Pistoia. Le cimetière du village, rectangulaire, avec de hautes façades tout autour et des portails en fer forgé. La nuit, la plupart des pierres tombales étaient illuminées, chacune par la lueur de sa bougie individuelle. Mais les bougies étaient électriques, et s'allumaient en même temps que les réverbères. Plus nombreuses que les lampadaires du village, elles brillaient toute la nuit. Juste après le cimetière, la route tournait brusquement; du virage partait un chemin qui menait à une ferme. C'est le long de ce chemin poussiéreux que j'aperçus l'un des canards gris.

À plusieurs occasions déjà, j'avais rencontré la famille au complet. Ils s'installaient souvent sur l'herbe du talus, sous les buissons face au cimetière. La première fois que j'ai vu les lumières du cimetière au crépuscule, j'ai repéré aussi les canards qui se dandinaient sur l'herbe vert nuit. Un canard, une cane et environ six canetons.

Cette fois, il n'y avait que le canard, immobile au milieu de la route, tête baissée, raclant la poussière de sa patte. Je mis une bonne minute avant de réaliser qu'il était en réalité perché sur le dos de la cane, parfaitement camouflée. À une ou deux

reprises, elle déplia ses ailes, qui apparurent alors sous les pattes du mâle, après quoi elle se réinstallait dans la poussière. Les trépidations du canard s'accéléraient. Une fois son orgasme atteint, il s'effondra du dos de la cane, qui reprit aussitôt forme. Il se laissa tomber de côté, sur le chemin. Il chuta comme touché par une balle, et resta gisant sur son flanc. Un petit sac gris en forme d'oiseau, inerte sur le sol, comme truffé de plomb. La cane jeta un coup d'œil autour d'elle, se remit sur pied, secoua ses ailes, étira son cou et s'éloigna en dodelinant, sûre que les canetons sauraient désormais la retrouver.

Une nuit où je me promenais dans la campagne près de Prijedor, en Bosnie, je découvris sous des brindilles une luciole solitaire, avec sa petite lueur d'ambre verte. Je la ramassai et la portai au bout de mon doigt, où elle luisait comme l'opale électrique d'une bague. À mesure que je me rapprochais de la maison, les autres lumières offraient une concurrence plus rude: elle éteignit la sienne.

Dans la chambre, je la posai sur un petit tas de feuilles sur la commode. Après que j'eus éteint la lampe, elle se remit à scintiller. Sur la coiffeuse se trouvait un miroir qui faisait face à la fenêtre. En

m'allongeant sur le côté, je pouvais distinguer une étoile reflétée dans la glace et, en dessous, la luciole sur la commode. La seule différence entre les deux était que la phosphorescence de l'insecte paraissait légèrement plus verte, plus glaciale, plus distante.